

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La littérature pour la jeunesse 1970-2000

Gisèle Desroches

Volume 26, numéro 2, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desroches, G. (2003). *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*. *Lurelu*, 26(2), 101–102.

La littérature pour la jeunesse 1970-2000

Gisèle Desroches



Françoise Lepage enseigne la littérature de jeunesse à l'Université d'Ottawa. Elle signait en 2000 *Une histoire de la littérature pour la jeunesse* suivie d'un *Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs* aux Éditions David. Cette fois, en 2003, elle réunit sous le titre *Littérature pour la jeunesse 1970-2000* les textes d'une quinzaine de chercheurs universitaires qui contribuent, chacun à leur manière, à «l'édification d'une réflexion sur la littérature pour la jeunesse...». Presque disparue au début de cette période, la littérature pour la jeunesse déborde de toutes parts à la fin du XX^e siècle : nombre inégalé de productions, de collections, de maisons d'édition, d'auteurs... La première partie du livre paru aux Éditions Fides regroupe les textes traitant d'un aspect ou l'autre de cette réflexion critique; en seconde partie, on trouve des analyses portant sur les œuvres de quelques auteurs marquants de cette période; en annexe, il y a un intéressant portrait du marché de l'édition et une liste de l'importante bibliographie de la critique et des références utilisées au long de l'ouvrage. L'ensemble dégage une riche impression d'éparpillement, un peu comme dans un collectif de nouvelles choisies non pas en fonction d'un thème, mais de l'appartenance à une certaine école (ici, le milieu universitaire). Il dénote aussi la volonté d'offrir un lieu de critique, de regard approfondi sur cette littérature qui a pris tant d'ampleur en trente ans. On sent le souci de permettre à des représentants de toutes les universités de participer au projet. Le regroupement sous un même titre n'a pas dû aller de soi; chaque chercheur paraît cantonné dans ses propres questionnements et ses approches, et non centré sur une idée de départ commune. Cependant, l'effet s'avère des plus stimulants, laissant au lecteur de multiples pistes de réflexion et d'analyse à poursuivre. Si certains textes emploient sans les expliquer des termes spécialisés absents des dictionnaires généralistes (dystopies, topoï,

paratexte, diégèse, agentivité, métalepse auctoriale, didascalique, etc.), la plupart s'avèrent toutefois accessibles et permettent de bien cerner les concepts utilisés. Voilà pour le topo général. Sans entrer dans le propos de chacun, voici maintenant un aperçu des textes les plus percutants.

Après avoir situé en introduction la littérature pour la jeunesse dans son contexte (évolution historique) et présenté chacune des études de l'ouvrage, Françoise Lepage amorce la réflexion en étudiant l'image dans l'album : «Enquête sur une libération», écrite joliment. Tout en renvoyant au contexte international, elle présente Bertrand Gauthier comme un novateur et un réformateur avec ses trois albums *Hou Ilva*, *Dou Ilvien* et *Hébert Luée*. Ses personnages, remarque-t-elle, sont à l'image de la transformation que subit l'album au Québec, glissant subrepticement d'un rapport d'autorité de l'adulte envers l'enfant vers des rapports plus amicaux et égalitaires. Anfousse avec sa série «Jiji et Pichou» renforce cette tendance, alors que Jiji s'adresse directement au jeune lecteur pour établir avec lui un parcours sous forme de jeu (*La Cachette*). Parallèlement, les illustrations se dégagent peu à peu de l'obligation de réalisme et de l'absolue conformité au texte en introduisant de la fantaisie dans la mise en pages, un trait plus spontané, de nouveaux formats, des jeux d'expression, de mouvement et de couleurs qui rendent l'image plus autonome, allant parfois jusqu'à contredire le texte. Le profond changement de la conception de l'enfance ainsi que la relation de plus en plus sophistiquée des rapports texte-image sont finalement les deux caractéristiques ayant le plus marqué l'album.

L'étude de Noëlle Sorin (UQTR), portant sur les mini-romans et premiers romans, est probablement celle qui fera le plus réagir et, partant, peut-être le plus réfléchi. Adoptant certains a priori en vogue dans les années 70 et 80, elle affirme d'entrée de jeu que la tendance générale des romans socioréalistes éloigne la littérature pour la

jeunesse du «littéraire» et la confine au «paralittéraire». Ne reconnaissant pas à l'album le droit de constituer un genre à part entière mais préférant lui donner le statut de forme (forme album), dénonçant le danger d'une identification trop poussée du lecteur au narrateur-personnage, s'inquiétant des stratégies d'adaptation des textes en fonction de jeunes lecteurs : simplification et allègement des textes, appauvrissement de la syntaxe et du vocabulaire, utilisation à outrance du présent, narration au «je», elle affirme que ces mesures privent «le lecteur de sa part de rêve, de l'espace imaginaire propre au texte littéraire». «La distanciation entre le narrateur et le lecteur, nécessaire au passage de l'identification à l'interprétation, est mise à mal (p. 52)», lance-t-elle, avant de chercher dans les premiers romans et les mini-romans (et heureusement en trouver) des traces de postmodernisme selon les quatre axes établis par L.-M. Magnan et C. Morin, soit «l'autoreprésentation (narrateur et narrataire), l'intertextualité et l'autotextualité, les savoirs en question et l'identité en mutation. Après avoir défini la notion de mini- et de premier roman et dressé le tableau des collections québécoises qui en produisent (deux omissions notables : les collections «les Petits loups» (Loup de Gouttière) et «Dès six ans» (de la Paix), M^{me} Sorin mène rigoureusement son étude à partir d'un corpus choisi en fonction de son propos. Ses conclusions parlent de «perméabilité à certains courants littéraires» qui permettent d'affirmer que la littérature pour la jeunesse peut se libérer de sa condition de paralittérature pour accéder à la littérature.

Pour sa part, Monique Noël-Gaudreault de l'Université de Montréal étudie neuf romans pour adolescents, finalistes au Prix du livre M. Christie de 1999 et 2000, en s'appliquant à dégager de quels problèmes existentiels ils traitent, émettant l'hypothèse qu'ils s'articulent, grosso modo, autour de deux pôles : le roman miroir et le roman de la découverte de l'altérité. Pour ce faire, elle

recherche les éléments d'identification au lecteur cible; vêtements, nourriture, idoles, problèmes existentiels, approche amoureuse... Si les prémisses paraissent un peu floues, la démonstration est convaincante; dans sa conclusion, l'auteure fait état de l'esthétique littéraire qui se diversifie et s'hybride en apparaissant dans plusieurs genres pour ouvrir une brèche sérieuse dans le réalisme. Claire Lebrun, de l'Université Concordia, s'intéresse ensuite à la science-fiction au féminin, identifiant une manière proprement féminine d'approprier les nouvelles technologies attribuable aux auteures québécoises pour la jeunesse. Un panorama de la bande dessinée (Sylvain Lemay, UQAH), un tableau des procédés d'adaptation des romans pour le théâtre (Hélène Beauchamp, UQAM), ainsi qu'un dossier chaud proposé par Jean-Denis Côté (Université Laval), fait de quelques entrevues sur la censure et les politiques éditoriales restrictives, terminent la première section.

Si les études d'auteurs de la seconde partie présentent un intérêt indéniable quoique inégal, elles ne s'adressent manifestement pas toutes au même lectorat ou du moins ne le perçoivent pas de façon homogène. Luc Bouvier (collège de l'Outaouais) semble s'adresser à des néophytes du corpus jeunesse, par son questionnement sur ce qui fait de l'œuvre de François Gravel une œuvre pour la jeunesse (présence ou non d'illustrations, longueur des textes, âge cible...), alors que pour suivre Johanne Prud'homme (UQTR) dans son analyse pointue sur la poétique de la frontière dans l'œuvre de Christiane Duchesne, sa syntaxe complexe, son vocabulaire savant et ses ultimes précisions et nuances, il faut posséder une armada de références littéraires et maîtriser nombre de concepts spécialisés. Entre les deux, Danielle Thaler (Université de Victoria) s'in-

téresse aux romans pour adolescents de Michèle Marineau; Daniel Chouinard (Université de Guelph), à la convergence des questions identitaires dans les romans pour adolescents de Stanley Péan; Lucie Guillemette (UQTR) revisite les romans pour adolescents de Dominique Demers à la lumière des tendances féministes et postmodernes (le concept de postmodernité est repris ici dans un sens plus large que dans l'article de Noëlle Sorin, complétant à merveille la compréhension de la notion); Flore Gervais (Université de Montréal) parcourt les diverses thématiques qui traversent l'œuvre de Gilles Gauthier en démontrant à la fois la valeur sociologique, psychologique et éthique de ses romans. Quant à Lucie Hotte (Université d'Ottawa), elle se penche sur la similitude des archétypes dans les trois romans d'un auteur quasi inconnu au Québec: Doric Germain. Le panorama du marché actuel (2001) de l'édition jeunesse que brosse Édith Madore (on se demande par ailleurs pourquoi il est relégué en annexe) nous apprend qu'une cinquantaine de maisons d'édition (moins de la moitié sont très actives) publiaient en 2001 des livres pour les jeunes. Tirages, traduction, modes de diffusion et exportation sont également brièvement abordés.

Après la lecture de cet ouvrage de 350 pages, la vitalité et la richesse du secteur jeunesse nous apparaissent plus évidentes et stimulantes que jamais. Des portes nouvelles s'ouvrent à la relecture des romans cités et à la réflexion sur la production jeunesse québécoise. Une perception plus approfondie s'amorce. Si, comme le dit Françoise Lepage, l'évolution d'un domaine d'étude doit beaucoup au regard critique qu'il suscite, la littérature pour la jeunesse vient d'avancer d'un pas avec cet ouvrage.

(lu)

biographiques. Deuxième édition et mise à jour d'un ouvrage paru en 1972.

• Louise Lemieux, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Leméac, 1972, 342 p. Première source de référence historique rigoureuse sur le sujet. Historique et bibliographie exhaustive des auteurs jusqu'en 1970. Annexes utiles.

(lu)

Notes

1. Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonie du Canada*, Éditions David, 2000, p. 284.
2. Plus récemment, au forum *Lire me sourit*, M. Roch Carrier, de la BNC, signalait 250 livres parus au Canada français, alors que M^{me} Lise Bissonnette, de la BNQ, affirmait que le dépôt légal québécois en recensait 700 en 2002!
3. Entre autres le colloque annuel en littérature jeunesse présenté au congrès de l'ACFAS, les publications des travaux des groupes de recherches du GRELQ et du laboratoire *L'Oiseau bleu* à l'UQTR, le récent colloque *Donner le goût de lire, d'hier à aujourd'hui* au Festival du livre jeunesse Laval et le forum *Lire me sourit* de la Bibliothèque nationale du Canada en juin 2003.
4. Première publication qui donnera lieu à un cycle romanesque de six livres jusqu'en 1940.
5. Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 157.
6. Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 202.
7. «Le roman de Paule Daveluy est un livre phare, unique en son genre, qui n'aura pas de descendant, avant les années 80 si l'on excepte la suite romanesque [...] de la même romancière.» Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 217. M^{me} Lepage retrace avec grand intérêt dans son ouvrage les œuvres conservatrices offertes aux adolescents de cette époque, dans la section intitulée : *La littérature pour adolescentes* (p. 204-217).
8. Louise Lemieux, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Leméac, 1972, p. 59.
9. Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 269.
10. Louise Lemieux, *op. cit.*, p. 52.
11. Les textes de la rencontre ont été publiés dans *Création culturelle pour la jeunesse et identité québécoise*, de Paule Daveluy et Guy Boulizon, coll. Dossiers, Leméac, 1973.
12. Les actes du colloque ont été publiés dans *Le livre et la vie de l'enfant*, de Raymond Tétreault, ACALJ, 1978, 1980.
13. Ce pourcentage fait référence, non pas au nombre de titres publiés, mais au nombre d'exemplaires imprimés, les tirages en littérature jeunesse étant plus gros qu'en littérature générale.
14. En France, par exemple, les œuvres originales ne constituent que le tiers environ de la production, les deux autres tiers étant des traductions, des adaptations et des rééditions, selon Suzanne Pouliot, professeure et chercheuse à l'Université de Sherbrooke. Ce chiffre est nuancé toutefois par une autre chercheuse de l'Université Laval, Charlotte Guérette, qui l'attribue aux documentaires mais évalue plutôt à 50 % la part des œuvres originales françaises dans le domaine de la fiction.
15. Si l'on fait exception des articles et collectifs parus dans des revues littéraires, éducatives, publiés par des chercheurs. Nous laissons aussi de côté, parce que ne présentant pas une approche historique, les ouvrages de type bibliographie sélective.